

UNE ANTHROPOLOGIE DU ZOO

Séminaire-Atelier

Parc zoologique de Paris – Muséum national d'histoire naturelle

Programme provisoire

Organisé par Mélanie Roustan,

Valentine Berthon, Antoine Jeanne,
Floriane Perrone

Dans le cadre d'un projet de recherche sur le Parc zoologique de Paris (Zoo de Vincennes) s'attachant, grâce à l'ethnographie de sa visite, à l'interroger comme espace de (re)présentation de la nature, lieu de patrimoines et zone de contact entre l'humain et l'animal, nous avons le plaisir de vous annoncer la mise en place d'une série de trois rencontres sous forme de séminaire-atelier. Ces rencontres visent à rassembler chercheurs et étudiants s'intéressant à la question du zoo, du point de vue des sciences humaines et sociales, afin de présenter des travaux récents, d'en discuter les enjeux et de les faire dialoguer avec le matériau ethnographique élaboré au Parc zoologique de Paris.

Contacts :

melanieroustan@yahoo.com

floriane.perrone@gmail.com

Construire la distinction humaine au zoo

Véronique Servais

Université de Liège

Intervention du 16 juin 2015

Quelques éléments de contexte

L'étude qui va être en partie présentée ici s'est déroulée il y a bientôt 10 ans. Elle faisait partie d'un important projet de recherche (soutenu par une ACI puis une ANR) dirigé par Frédéric Joulian, maître de conférences à l'EHESS, intitulé « Hommes et primates en perspective ». Sa publication a été différée à plusieurs reprises pour différentes raisons, et l'étude n'a finalement paru qu'en 2012, dans la revue d'Anthropologie des connaissances. Ce qui va être présenté ici ne reprend qu'une partie de cette étude.

L'un des axes du projet HPP était de procéder à une « *anthropologie de la distinction humaine* » et mon étude faisait partie de cet axe. Le but était de déployer des méthodologies variées, afin de comprendre comment la distinction humaine, c'est-à-dire la différence entre humains et animaux, se formule, se construit et s'éprouve dans différents contextes. Le projet réunissait ainsi une analyse des discours que portaient des journaux de vulgarisation scientifique sur l'évolution de l'homme, une étude de terrain sur les relations entre chimpanzés et chasseurs en Côte d'Ivoire, et une étude sur l'imputation de qualités mentales à des primates par des visiteurs de zoo (celle que j'ai réalisée).

Financée par une bourse post-doctorale de la Fondation Fyssen, l'étude que j'ai menée dans le cadre du projet HPP voulait mieux comprendre les critères d'attribution de qualités mentales à des primates. Elle s'est déroulée au zoo parce que c'est bien sûr là que les gens comme vous et moi se trouvent en contact avec des primates. Au départ, il ne s'agissait donc pas d'une étude **sur** le zoo mais d'une étude **dans** le zoo.

Les études qui existaient à ce moment sur l'anthropomorphisme avaient pour la plupart été menées par questionnaires et elles concluaient que la proximité avec l'humain était le principal critère influençant l'attribution de qualités mentales à des animaux. Gallup, qui avait réalisé une partie de ces études, considérait alors l'anthropomorphisme comme l'effet d'un *gradient de généralisation* : une réponse normalement dirigée vers un humain est dirigée par erreur vers un animal, et l'erreur est d'autant plus massive que

l'animal est jugé proche de l'humain : proximité biologique (singe anthropoïde), sociale (animaux de compagnie) ou culturelle (dauphins).¹

Toutefois, ces études ayant été réalisées par questionnaires, elles ne nous disaient pas grand-chose de l'anthropomorphisme tel qu'il se produit *en situation*, dans une situation d'interaction

Objectifs de l'étude

L'ambition de mon étude était donc d'étudier l'anthropomorphisme tel qu'il se produit en situation. Plus précisément il s'agissait de vérifier si, comme le supposait Gallup, la parenté phylogénétique est un facteur influençant l'anthropomorphisme. Pour ce faire, j'ai décidé de comparer les qualités mentales attribuées à deux espèces de primates : un singe anthropoïde et un cercopithèque. Je faisais l'hypothèse que les visiteurs attribueraient plus de qualités mentales à des singes qui nous ressemblent plus.

Méthode

J'ai décidé de comparer les qualités mentales attribuées deux espèces de primates présentés dans des dispositifs similaires : orangs outangs et cercopithèques de Braza à la ménagerie du jardin des plantes. Dans les cages intérieures, ils étaient voisins. Bien sûr quand il faisait beau les orangs étaient visibles dans la cage extérieure, qui n'a pas d'équivalent pour les cercopithèques. La ressemblance des dispositifs n'était donc pas parfaite.

Une méthode mixte

La méthode choisie associe une démarche quantitative et une démarche qualitative.

a- quantitativement,

Je me suis postée, avec une caméra, devant les cages des cercopithèques et des orangs et je me suis mêlée aux visiteurs. Pendant que la caméra filmait les singes, son micro enregistrait les propos des visiteurs. J'ai tenté de passer autant de temps près des cercopithèques qu'auprès des orangs, mais cela n'a pas été possible car les visiteurs restaient habituellement peu de temps près des cercopithèques, et beaucoup plus de temps devant les orangs

¹ Eddy T.J., Gallup G.G., Povinelli D.J. (1993). Attribution of cognitive states to animals: Anthropomorphism in comparative perspective. *Journal of Social Issues*, 49 (1), 87-101.
Gallup G.G., Marino L., Eddy T.J. (1997). Anthropomorphism and the Evolution of Social Intelligence: A Comparative Approach, in Mitchell R.W., Thompson N.S. & Miles H.L. (eds.) *Anthropomorphism, Anecdotes, and Animals*. Albany: State University of New York Press, 77-91.

outangs. Dès que quelqu'un arrivait près des cercopithèques je m'y déplaçais pour enregistrer ses paroles.

Près de 4000 énoncés ont été ainsi enregistrés, et retranscrits, dont 3290 d'entre eux étaient exploitables. Il a alors été possible de procéder à différentes analyses quantitatives sur ces énoncés. Celles-ci ont porté sur les qualités mentales attribuées aux primates (voir ci-dessous).

b- Sur le plan qualitatif

J'ai complété ces enregistrements par des notes et des observations prises sur le vif. Je me suis demandée comment les visiteurs « se reliaient » aux animaux en les écoutant, observant, en observant comment ils réagissaient aux comportements des animaux.

Je n'ai pas interrogé les visiteurs sur les raisons de leur présence ni sur leur connaissance des primates. Mon but n'était pas de faire un étude du public, ni d'évaluer l'efficacité pédagogique du zoo, mais bien de saisir, en situation, les moyens par lesquels les visiteurs, dans leur diversité, se relient, ou non, aux animaux, c'est-à-dire d'identifier les modes de relation aux animaux qui sont « disponibles » au zoo, dans ce dispositif particulier qu'est celui du jardin des plantes.

Mon but était de pouvoir aller au-delà des chiffres et de comprendre le contexte interactif de l'imputation des qualités mentales.

Analyse

L'analyse a porté sur 3290 énoncés enregistrés au cours de 10 périodes d'enregistrement (d'une durée de 2 à 4h chacune)

Ils ont été traités selon qu'ils étaient enregistrés devant la cage des orangs adultes, orangs adolescents ou cercopithèques.

Ils ont été classés en 7 catégories :

1. Qualité mentale : énoncé qui comporte l'attribution d'une qualité mentale au singe : émotion, sentiment, trait de personnalité ; intention ;
2. Qualité physique : énoncé à propos d'un trait physique : pelage, mains, taille, yeux, bras...
3. Jugement sur l'apparence : énoncé portant sur l'apparence des singes : mignon, rigolo, affreux, ...
4. Comportement : commentaire sur le comportement de l'animal (il marche, il dort...)
5. Parle à : énoncé dans lequel le visiteur parle à l'animal ;

6. Parle pour : énoncé dans lequel le visiteur parle pour l'animal (il dit qu'il a faim) ;
7. Autres : énoncés qui ne relèvent d'aucune de ces catégories (coordination de l'attention, remarques entre visiteurs, discussion sur autre chose, etc.)

Résultats

Résultats pour l'ensemble des énoncés : on voit que les énoncés qui attribuent une qualité mentale aux primates sont très minoritaires : ils ne représentent que 4 % du total des énoncés retranscrits. On voit tout de suite que les énoncés les plus fréquents sont ceux qui appartiennent à la catégorie « autres », c'est-à-dire les énoncés qui ne portent pas sur les animaux observés.

Si on détaille par catégorie d'animaux : orangs adultes, orangs adolescents et cercopithèques, on voit que, étrangement, les qualités mentales attribuées représentent 7 % des énoncés portant sur les cercopithèques, (Diapo 8) mais seulement 3g % des énoncés sur les orangs adultes (diapo 9) et 4 % des énoncés sur les orangs adolescents (diapo 10).

On est également frappé par l'importance de la catégorie « autres », surtout devant la cage des orangs adultes (près de 70 % de tous les énoncés entendus devant la cage des orangs portent sur autre chose que ceux-ci).

Ces premiers résultats suggèrent donc que les visiteurs n'attribuent pas plus de qualités mentales aux orangs outangs qu'aux cercopithèques, alors même que c'est devant cette cage qu'on entend le plus de remarques du genre « c'est proche de nous ». Ceci infirme l'hypothèse de Gallup : dans le face-à-face de l'interaction, l'attribution d'états mentaux n'est pas une simple fonction de la proximité ou de la parenté perçue. D'autres logiques entrent en jeu.

On peut s'arrêter un moment sur l'hypertrophie de la catégorie « autres ». Il y a dans cette catégorie beaucoup d'énoncés d'orientation de l'attention (regarde, viens voir ici...), mais aussi beaucoup d'autres choses qui n'ont rien à voir avec les animaux. Ceci confirme ce que beaucoup savent déjà : la visite au zoo est une occasion sociale dont les animaux sont un foyer d'attention dont l'intensité varie beaucoup au fil de la visite. Etant donné que les visiteurs restent plus longtemps devant les cages des orangs, il est logique que ces énoncés y soient plus abondants. Car on reste devant la cage, on discute d'autre chose, puis on revient aux animaux, etc. Plus qu'ailleurs, l'attention est ici flottante. Comparée à celle du musée, l'expérience de la visite au zoo est une expérience *hétérogène* ou « trouée » :

l'attention est dirigée vers les animaux, puis vers le groupe, ou tout autre chose, puis à nouveau vers les animaux, etc.

Mais qu'est-ce qu'il fait ?

Ce que m'a appris l'écoute des visiteurs, c'est le besoin permanent qu'ils ont de nommer ce que fait l'animal. La question « qu'est-ce qu'il fait ? » est l'une des questions les plus souvent entendues. Une fois que le visiteur a identifié l'espèce (ou le type d'animal), il veut savoir ce qu'il fait. Ce besoin de nommer ce que font les animaux se manifestent dans des conversations parfois absurdes où on discute pour savoir s'il mange une pomme ou une poire, ou bien une mamy explique à sa petite fille qu'il dort et fait la sieste, alors que l'orang outang est en train de mâchouiller une brindille, avec les yeux ouverts.... On dirait que le besoin d'identifier « ce qu'il fait » dans les termes d'une catégorie connue est si fort que cela peut pousser à nier l'évidence qu'on a sous les yeux. Il y a comme un besoin de savoir, de nommer, qui est probablement en lien avec l'angoisse liée à l'incertitude que l'on éprouve face aux formes et aux comportements animaux.

Or ce que font les orangs outangs est souvent loin d'être évident : parfois ils mâchouillent une brindille, se mettent un sac sur la tête, ils prennent des poses bizarres, etc. Que font-ils ???? On n'y comprend rien.

A contrario, le comportement des cercopithèques est beaucoup plus **lisible** : ils courent, se poursuivent, veulent jouer, ils montent, etc .

Ceci explique probablement en partie pourquoi le nombre de qualités mentales est proportionnellement plus élevé chez les cercopithèques : quand on regarde plus en détail quelles sont les qualités mentales attribuées, on voit qu'il s'agit surtout d'intentions : il **veut** courir, il **veut** sauter, il **veut** manger, etc. Ce que les psychologues cognitivistes appellent « l'intentionnalité apparente » du comportement est beaucoup plus limpide dans le cas des cercopithèques.

Les orangs, eux, ont un comportement beaucoup plus **opaque**.

Des commentaires délirants

Il s'ensuit des commentaires qui m'ont frappé par leur absurdité et leur caractère parfois carrément délirant.

Devant les cages des orangs outangs, j'ai entendu des choses comme : « elle fait des frites », « il donne une conférence », « ils jouent aux cartes », « c'est son sac à main, une fille ne sort jamais sans son sac à main », etc.

Je les ai interprétés comme des tentatives de créer des **prises** pour se relier aux animaux. Devant l'opacité de leur comportement, les visiteurs inventent des scénarios qui leur permettent de rendre lisible la situation, de donner du sens, même si c'est absurde.

Bien sûr ils savent que c'est absurde ; les visiteurs ne sont pas stupidement anthropomorphiques. Ils savent que les orangs outangs ne jouent pas aux cartes. Mais ils n'ont apparemment rien d'autre à disposition pour rendre le comportement des animaux pertinent pour eux.

On peut ici faire l'hypothèse que l'opacité du comportement des orangs outangs favorise un imaginaire anthropomorphique délirant. L'anthropomorphisme ludique est peut-être l'unique ressource disponible.

Anthropomorphisme, jeu et métaphore

Cet anthropomorphisme débridé introduit un contexte de jeu (en tant qu'il s'oppose au sérieux) ; on est dans le règne du « comme si ». C'est « comme si » les singes faisaient un bisou, « comme si » ils s'adressaient à moi, « comme si » ils faisaient un discours, etc. Même si je sais qu'il n'en est rien.

Les métaphores anthropomorphiques introduisent donc **du flottement, du flou** dans l'interprétation du comportement des animaux

Elles permettent de se relier aux animaux sans prendre au sérieux leur comportement ou leur apparence. C'est ainsi que la proximité avec les orangs (ils ont des mains comme nous, c'est proche de nous, etc.) reste sans effets : cela n'induit pas de questionnements sur la conscience animale, sur la pensée, sur la souffrance ou l'ennui. Ou plutôt, le questionnement lui-même n'est pas pris au sérieux.

L'anthropomorphisme fonctionne alors en même temps comme **mise en relation** (il aide à donner du sens à ce que font les animaux) et **mise à distance** : en offrant des interprétations faciles et peu crédibles, il dispense de comprendre véritablement les animaux ; il dispense aussi de se poser des questions, et de prendre au sérieux ce qui est vu ou perçu.

Conclusions

L'étude permet de tirer quelques conclusions sur l'anthropomorphisme

L'anthropomorphisme en situation est bien plus complexe que ce qu'en disaient Gallup et ses collègues

L'imputation de qualités mentales ne dépend pas simplement de la proximité perçue, mais surtout de l'intentionnalité apparente du comportement, de sa lisibilité

Au zoo, l'anthropomorphisme apparaît surtout comme un moyen pour les visiteurs **de se relier aux animaux tout en se distançant d'eux**, en ne prenant pas leur comportement au sérieux

Malgré l'anthropomorphisme, les visiteurs font donc l'expérience d'une distance infranchissable entre les animaux et eux, et ceci contribue à l'apprentissage de la distinction humaine. Quoi qu'ils fassent, même s'ils interpellent les visiteurs, les animaux « restent des animaux » et les visiteurs ne se sentent pas véritablement interpellés

Questions inattendues

L'étude a également mené à des questions inattendues.

On peut se demander si le cadrage ludique qu'on a trouvé dans les interactions avec les primates n'est pas une propriété plus générale qui imprègne toute l'expérience du zoo.

Ce cadrage ludique s'imposerait comme définition de la situation et empêcherait des cadrages alternatifs de survenir ou de se stabiliser.

Comment alors concevoir le rôle éducatif des zoos ? Ne faudrait-il pas aider les visiteurs à se relier aux animaux en leur fournissant des prises pour les rendre pertinents ?

Bien sûr, tout ceci est à travailler, à creuser, à préciser, à réfuter...